



A. Akerraz, A. S. Ettahiri et K. Alaoui (dir.)- *Hommage à Joudia Hassar-Benslimane*, Actes du colloque organisé à Rabat (9-10 décembre 2005) (Rabat: Publications Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine, 2015), (2 tomes), 554p.

Voici un ouvrage qui met en valeur un patrimoine archéologique si varié et si impressionnant. Quatre vingt deux chercheurs se sont réunis en 2005 au musée des Oudayas à Rabat pour rendre hommage à Madame Joudia Hassar-Benslimane, l'une des figures emblématiques de l'archéologie marocaine pendant les trois dernières décennies du XX^{ème} siècle. Il ne suffit, en effet, que de lire la belle préface de Aomar Akerraz pour se rendre compte de la carrière riche de cette grande *militante* marocaine. Ses collègues, ses amis et ses étudiants, aussi bien marocains qu'étrangers, présentent dans ces deux volumes, trente-cinq recherches qui mettent en valeur l'œuvre de Mme J. Hassar-Benslimane: une dame qui a milité durant une quarantaine d'années pour faire de l'archéologie marocaine une partie importante de la politique culturelle du Royaume.

Les contributions rendent, certainement, hommage à Mme Hassar-Benslimane, mais elles valorisent aussi un potentiel archéologique marocain allant des temps préhistoriques jusqu'à l'époque moderne. Du premier article jusqu'à la dernière contribution, le lecteur remonte dans le temps marocain en découvrant les traces des Hommes qui occupaient cette terre multi identitaire. Les études revisitent la longue histoire marocaine à travers les vestiges enfouis, les ruines et les monuments qui sont encore en bon état. Les méthodes appliquées par les auteurs révèlent combien l'archéologie est, à la fois, passionnante et déterminante pour combler les silences des textes et renouveler, par conséquent, les connaissances sur le passé marocain.

Les éditeurs ont réparti les actes sur deux volumes. Le premier tome, de 271 pages, est consacré aux études préhistoriques et à celles de

la période antique. Il débute par une présentation succincte des différentes étapes de la recherche préhistorique au Maroc, depuis son émergence en tant que science d'amateur mise en œuvre par les premiers colons, (de 1870 à 1930), en passant par une phase de transition (de 1930 à 1970) jusqu'à son affirmation en tant que discipline scientifique véritable sous la houlette, pour la première fois, des chercheurs marocains en collaboration avec des missions étrangères (de 1990 à nos jours). C'est précisément dans ce cadre que viennent s'insérer les communications qui suivent. Elles font en effet le point sur les principaux acquis de la recherche préhistorique marocaine actuelle. Les premières interventions, à l'exception de l'une d'entre elles qui focalise sur un site spécifique (El Mnasra), prennent la forme d'inventaires régionaux. Ces inventaires couvrent trois des principales "provinces" préhistoriques du Maroc, à savoir, la région du Maroc Atlantique (secteur de Rabat-Temara-Skhirat et Casablanca), celle du Moyen Atlas et celle du Rif oriental. Ils signalent la présence de gisements, pour la plupart en grotte, qui témoignent d'une occupation dense et continue de ces secteurs, allant depuis l'Atérien, voire l'Acheuléen dans certains secteurs (Casablanca) et jusqu'au Néolithique, en passant par l'Ibéromaurusien. Les auteurs passent en revue l'ensemble des trouvailles permettant de rendre compte non seulement de l'évolution des cultures matérielles et des comportements techniques à travers le temps (analyse des industries lithiques en particulier), mais également de l'évolution physique des hommes qui en sont les auteurs (analyse des restes humains fossiles) et leur âge. La communication relative à la datation de restes dentaires retrouvés à la carrière Thomas I (Casablanca), atteste en effet d'une présence humaine très ancienne au Maroc (500 ka), et pourrait de ce fait relancer le débat sur la probabilité d'un passage humain entre l'Afrique et l'Eurasie durant les temps acheuléens. Par ailleurs, les niveaux atériens de certains de ces sites (El Mnasra, Dar Es Soltane, El Harhoura), ont mis en évidence, pour la première fois, la présence de traces relevant de la sphère comportementale (structures d'habitat, structures de combustion...). Ces découvertes, auxquelles s'ajoutent l'identification claire pour la première fois d'une industrie osseuse (grotte d'El Mnasra), et l'invention probable de la technique de l'emmanchement des outillages (le pédoncule étant très probablement un dispositif d'emmanchement), constituent autant de preuves de la modernité comportementale de l'homme atérien. Ces données sont capitales en ce sens qu'elles contribuent à une meilleure compréhension du rôle joué par l'Afrique du Nord en général et par le Maroc en particulier, dans l'origine et la dispersion de l'homme anatomiquement moderne depuis l'Afrique vers l'Eurasie. Pour finir, ces communications nous fournissent également de précieux renseignements sur les comportements symboliques et rituels de l'homme néolithique (El Harhoura, 1 et 2, El Mnasra, Contrebandiers)

et protohistorique (Moyen Atlas) et cela à travers l'analyse des sépultures individuelles ou collectives ayant été rapportées à ces périodes.¹

L'art rupestre apporte, de sa part, ses nouveautés. Les images rupestres répertoriées dans la région de Tata confirment aussi bien les particularités locales que l'universalité de ce savoir-faire. Les thèmes (scènes de chasse, figuration de boviné ...) ainsi que les styles et les techniques (naturaliste, Tazina ...) renvoient à des parallèles dans d'autres régions de l'Afrique du Nord (I: 81-95). La Tunisie, à titre d'exemple, ne cesse de dévoiler un *répertoire artistique* préhistorique semblable au Maroc. Cette iconographie devrait être mise aujourd'hui au *défi* des anthropologues pour en faire parler ses secrets, comme d'ailleurs la sépulture d'Ifri n'Ammar, dans le Rif oriental, minutieusement interrogée par une équipe maroco-allemande. Malgré l'absence du mobilier funéraire, les interprétations s'avèrent prometteuses (I: 97-110).

Les résultats des différentes études pré et protohistoriques reflètent une réalité excellemment et habilement présentée dans la contribution inaugurale du grand André Debénath, qui vient, malheureusement, de nous quitter en 2016. Le développement de la recherche marocaine doit beaucoup à la création de l'INSAP et à la volonté de Mme Hassar-Benslimane et de ses premiers camarades pour faire des sciences archéologiques une discipline de grande valeur.

Si la préhistoire interroge la roche et les objets, l'Antiquité a le privilège d'associer à la culture matérielle les enseignements des textes. Onze articles réécrivent et revisitent l'histoire ancienne du Maroc. R. Rebuffat, à travers la *Chorographie* de Pomponius Méla et les *Géographies* de l'époque romaine, enrichit les identifications de la toponymie marocaine (I: 187-211). L'archéologie, telle qu'elle a été pratiquée par les équipes maroco-étrangères, révisé et réinterprète les anciens résultats et offre aux investigations de nouvelles bases. Les connaissances sur les sites de Lixus (I: 111-26), de Kouass (I: 127-56) et de Volubilis (I: 171-85) ne cessent de se renouveler. Cette impression se confirme avec les analyses des objets recueillis à Zilil, Volubilis et Lamdanna. Des lampes, des plats et des encensoirs racontent, à travers leurs morphologies et leurs décors, l'ingéniosité de l'homme marocain à travers les âges.

Si l'archéologie en général est chère à Mme J. Hassar-Benslimane, celle des périodes islamiques constitue son domaine de prédilection. Ses travaux sur Salé, sur Belyounech, sur Tinnel et sur d'autres régions témoignent de sa

1. Je remercie vivement mon collègue et amie Sonia Hajri (préhistorienne à l'Université de la Manouba) qui a apporté beaucoup à cette partie de ce compte-rendu.

farouche jalousie envers ce patrimoine. Quelques contributions du deuxième volume, consacrées aux époques médiévale et moderne, doivent beaucoup à l'apport de cette dame et de quelques autres pionniers de l'archéologie islamique marocaine, qui ont lancé, avant même la création de l'INSAP, des projets internationaux d'investigations archéologiques dans plusieurs régions marocaines. Les résultats des missions de Bazzana et al., (II: 273-301) et de Gamundi et Cressier (II: 303-28) font écho des avantages des conventions maroco-étrangères depuis la fin des années soixante-dix du XX^{ème} siècle. Les thèmes ainsi que les méthodes sont variés.

Les seize contributions du deuxième volume regroupent les études traitant de l'archéologie des époques islamiques. Encore ici, nous sommes avec une variété remarquable tant au niveau des méthodes appliquées qu'au niveau des découvertes. La première étude que je présente ici est la troisième de la liste de la table de matière. H. Limane et E. Fentress, deux archéologues antiquisants, exposent pertinemment les résultats des secteurs fouillés dans le fameux site de Volubilis, Walila de l'époque islamique. La remarque qui s'impose en tout premier lieu est le rôle important de l'archéologie de la fouille dans le renouvellement de nos connaissances, non seulement sur les périodes de transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, mais aussi sur les moments d'interruption d'occupation du site pendant les époques islamiques. Les comparaisons faites, par les deux chercheurs, avec d'autres sites du Maghreb enrichissent merveilleusement les réflexions et offrent une vision globale sur le sort de la ville romaine pendant le Moyen Âge (II: 329-43). Un effort considérable reste à fournir par la nouvelle archéologie.

L'habitat et l'espace agraire du pays des Jbala font l'objet de recherche des deux premiers articles du deuxième volume. L'étude d'André Bazzana et al., (II: 273-301) prouve l'apport de l'enquête ethnoarchéologique à la connaissance de l'habitat rural médiéval de cette région. Cette approche qui part de l'actuel pour étudier le passé est aujourd'hui plus que nécessaire pour combler le silence des sources classiques. Quant à l'enquête de P. Cressier et M. Carbonero Gamundi, elle traite de questions encore mal étudiées: les modes d'organisation de l'espace dans la chaîne des montagnes côtières. Sans entrer dans les détails des résultats séduisants auxquels les auteurs ont abouti, c'est à travers la multiplication des travaux monographiques que l'histoire et l'archéologie arrivent à relever les spécificités de chaque région.

A. Fili, l'un des céramologues les plus confirmés aujourd'hui de l'université marocaine, rend un hommage double à Mme Hassar-Benslimane. Il est co-auteur dans deux contributions. Avec R. Messier, notre connaissance du site d'Aghmat est aujourd'hui beaucoup plus riche. Le Hammâm, complètement ignoré de la documentation écrite, révèle, grâce à la fouille maroco-américaine,

ses caractères architecturaux, et présente, grâce au matériel céramique collecté, des informations sur la date de l’abandon de la localité.

Les Almohades et leur épopée, si chers à Mme Hassar-Benslimane,² sont l’objet de la deuxième recherche de Fili. Dans l’article traitant du premier fief almohade, A. Fili et J.-P. Van Staëvel, exposent les résultats préliminaires de leurs missions de terrain dans le *jabal d’Ibn Toumart*. C’est une recherche qui présente les premières investigations sur Îgîlîz avant le programme des fouilles entamées en 2009. Le site offre aujourd’hui, je reprends les propos des auteurs, un tout autre aspect que celui rendu dans cette publication. S’il y a donc une critique à faire à cette publication c’est, sans aucun doute, le regret de voir ces textes publiés dix ans après la rencontre. L’Îgîlîz-des-Hargha révèle aujourd’hui des résultats spectaculaires que les responsables de la *Fondation Simone et Cino del Duca* ont décidé, suite à une proposition de l’*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, d’attribuer le prix de l’Archéologie de 2015 à cette équipe franco-marocaine. La bonne analyse des données des sources écrites et la bonne connaissance du terrain pourraient aboutir, comme l’a bien démontré aussi le travail collectif dans la région de *Foum Zguid* (II: 489-525), à des conclusions d’identification et de localisation fabuleuses qui font avancer les recherches.

Cette approche texto-prospective prouve son grand apport dans les études de M. Belatik dans la région de Taza, de S. Kafas et al. dans le district du Sous et celle de T. Madani consacrée au site de Djarâwa. Le matériel archéologique collecté est d’une variété remarquable: monuments, vestiges, tessons de céramique, pièces de monnaie ... qui feront, indubitablement, l’objet de futures recherches prometteuses. À citer ici les articles respectivement de A. S. Ettahiri et N. Meftah à propos des monnaies trouvées dans le site d’al Basra, la capitale des Idrissides, et celui de C. Cambazard-Amahan qui a interrogé un matériel si fin: trois frises de bois d’époque almohade richement meublées en écriture et en décor. Ces bois, affirme l’auteur, comblent des lacunes textuelles et démontrent la continuité de quelques caractéristiques stylistiques connues de l’époque almoravide. Dans ce même cadre s’inscrit l’étude faite sur les *graffiti* de bateaux découverts dans plusieurs sites marocains. Je rejoins les auteurs pour l’appel à un inventaire général qui rassemble toute la documentation disponible afin de varier nos sources traitant de la marine islamique médiévale (II: 475-88).

L’architecture religieuse marocaine est l’objet de deux contributions. La première est consacrée à une mosquée et la deuxième à une église. En se basant sur les données architecturales et une nouvelle lecture des différentes mentions

2. La note (1) de l’article de J.-P. Van Staëvel et A. Fili renvoie aux études de J. Hassar Benslimane sur Tinmel.

textuelles disponibles, Y. Khiyara propose une nouvelle date d'édification de la mosquée de Tinmel. L'ancienne date d'*al-Anîs al-motrib* d'Ibn abî Zar^e est aujourd'hui révisée aussi bien par la mention d'Ibn al-Qattân que par la lecture fine des aspects du bâti. Très séduisante aussi l'étude coécrite par A. Touri et A. Karra sur l'église dite portugaise d'Essaouira. L'architecture hybride qui allie un style local à un autre étranger démontre à quel point le Maroc est une terre d'accueil (II: 461-43). Cette variété au niveau de l'architecture religieuse est aussi saisie dans le système défensif de Tanger. L'esprit de synthèse de l'étude de A. El Boudjay appelle les prochaines recherches à interroger les monuments de cette *ville-thaghr* et à dépouiller davantage les documents d'archives: locaux et étrangers. Je rejoins ici l'avis de M. Picon à propos de l'importance du dépouillement de ces documents pour l'étude des axes de commercialisation de l'alun entre le Maghreb et l'Europe. Le travail sur cette documentation ne peut que renouveler nos connaissances historiques.

Les thèmes des deux volumes sont très variés. Cette richesse thématique trouve son explication dans l'objectif de la publication. Le nombre élevé des participants ainsi que leur qualité scientifique certifiée témoignent du respect à l'égard de Mme J. Hassar-Benslimane. Tous les auteurs ont voulu lui rendre l'hommage convenable à ses efforts. Qu'ils soient marocains ou étrangers, qu'ils soient collègues ou anciens disciples, ils ont mis en relief la contribution de cette grande figure à l'effervescence de l'archéologie marocaine.

Au total, ce sont des contributions, il ne faut pas hésiter à le dire, de très grande valeur. Tout simplement parce qu'ils vont servir de bases pour de futures recherches. Je suis persuadé que les résultats obtenus (théoriquement de 2005) ont enrichi et renouvelé les questionnements de l'archéologie marocaine. Cette dernière vit aujourd'hui une belle époque et, encore une fois, c'est grâce à Mme Joudia Hassar-Benslimane et ses collègues des années 80 et 90 qui ont cru à la nécessité de l'approche archéologique pour enrichir les résultats de l'école historique. La nouvelle génération, que l'auteur de ses lignes a eu l'occasion et l'honneur d'en croiser quelques uns au cours de leurs cursus universitaires et pendant quelques colloques internationaux, poursuit judicieusement le chemin des ténors.

Madame J. Hassar-Benslimane a persévéré et ces deux volumes en sont une bonne moisson. Que ce compte-rendu soit, lui aussi, une reconnaissance supplémentaire.

Mohamed Ali Hbaieb

Université de la Manouba-Tunisie
Laboratoire d'Archéologie et d'Architecture
Maghrébines (La Manouba)